Étonnante absence
chez les premiers chrétiens

Les prêtres sont fréquemment cités dans la Bible hébraïque, mais disparaissent de l'univers des premiers chrétiens. Surprise. Le mot prêtre se lit plus de 600 fois dans les livres historiques de l'Ancien Testament; on ne trouve le terme qu'à 32 reprises dans tout le Nouveau Testament. Comment comprendre une aussi brutale raréfaction? Enquête…

Par Daniel Marguerat
Exégète, professeur honoraire de l'université de Lausanne. Faculté de théologie et de sciences des religions

Les prêtres font partie du monde de Jésus. L'Évangile de l'enfance mentionne Zacharie, père de Jean le Baptiste, exerçant son service au Temple de Jérusalem (Luc 1). On estime que les prêtres, qui constituaient la caste supérieure de la tribu de Lévi, s'étaient multipliés depuis l'Exil. Esdras en dénombre six mille (Esd 2,36-39). L'évaluation est vraisemblablement symbolique, mais elle dit leur grand nombre et explique pourquoi ils ne pouvaient résider à Jérusalem. Les prêtres habitaient les villages alentour et, répartis en vingt-quatre classes, servaient tour à tour une semaine au Temple. À l'époque de Jésus, leur ancienne fonction d'émettre des oracles au nom de YHWH était révolue; l'enseignement de la Torah avait d'autre part été dévolu aux scribes, devenus les catéchètes du peuple. La fonction sacerdotale s'était focalisée sur l'accomplissement des rites sacrificiels. Ils étaient assignés au rôle de présider les rites par lesquels les Israélites renouaient leur relation à Dieu, après une maladie ou après l'aveu de leurs péchés, ou quand ils rendaient grâce après la naissance d'un enfant. C'est dans cet office que les nomme Jésus, lorsqu'il commande aux lépreux guéris de se montrer au prêtre et d'offrir pour leur purification «ce que Moïse a prescrit» (Marc 1,44). Dans la parabole du Samaritain (Luc 10), Jésus les critique pour leur absence de compassion envers le voyageur blessé; il oppose la dureté de ceux qui devraient incarner la fidélité exemplaire à la Loi à la compassion de l'hérétique qu'est le Samaritain.

La figure du grand-prêtre domine le récit du procès de Jésus. Il apparaît dans son rôle de garant ultime de l'ordre religieux en Israël. La famille des grands-prêtres dirigeait le parti sadducéen (lire p. 42), leader d'opinion au sein du **sanhédrin** de Jérusalem.

Les premiers chrétiens, selon le livre des Actes des apôtres, ont continué à fréquenter le Temple. En Actes 3, Pierre et Jean montent au Temple pour la prière rituelle de 15 heures. Aucune participation aux sacrifices n'est mentionnée par l'auteur des Actes. En revanche, le grand-prêtre mène le train dans la pression qu'exerce le sanhédrin sur la première Église de Jérusalem, désireux de faire cesser la propagande missionnaire au nom de Jésus (Actes 3–5). En conclusion, les rares mentions des prêtres dans les évangiles et les Actes s'appliquent aux prêtres du Temple de Jérusalem ou aux grands-prêtres. Jamais le terme *hiereus* («prête» en grec) n'est appliqué au titulaire d'une fonction dans la communauté chrétienne. Les chrétiens récupéreront le ●●●

Sanhédrin
Conseil juif constitué de 70 membres, plus le grand-prêtre qui le présidait. Il était l'interlocuteur du pouvoir romain en place en Palestine.

Zacharie (père de Jean le Baptiste), prêtre au Temple de Jérusalem
XIIe siècle. San Gimignano, collégiale Sainte-Marie-de-l'Assomption.
© G. Dagli Orti/De Agostini Picture Library/Bridgeman Images

●●● terme pour l'appliquer à la communauté tout entière, qualifiée de «corps de prêtres» (1 Pierre 2,5.9); on y reviendra. En attendant, interrogeons-nous sur les raisons de cet effacement.

Du Temple à la maison

Pourquoi le prêtre disparaît-il du monde des premiers chrétiens? Il y a à cela une raison historique et une raison théologique.

La raison historique: la campagne militaire menée de 66 à 73 par les légions romaines de Titus a trouvé son apogée, le 29 août de l'an 70, par la prise de Jérusalem et l'incendie de son Temple. L'historien juif Flavius Josèphe tente d'exonérer Titus de ce geste destructeur, affirmant qu'un soldat, contre son ordre, bouta le feu au sanctuaire (*Guerre des Juifs* 6,252). Peut-être. Pour autant, l'intention romaine de briser la résistance juive était évidente, et rien plus que la dévastation du Temple ne pouvait servir cet objectif. Résultat: le parti sadducéen autour du grand-prêtre disparaît, et avec lui les cohortes de prêtres attachés au fonctionnement du sanctuaire.

Comme le judaïsme, le christianisme va se développer comme une religion sans Temple. À l'instar du judaïsme aussi, les chrétiens vont partager leur foi dans le lieu de la quotidienneté: la maison. On assiste, déjà du temps de l'apôtre Paul, mais le mouvement va s'accentuer après 70, à une migration chrétienne du Temple à la maison. Sans Temple, progressivement chassés des synagogues locales en raison de leur foi messianique jugée déviante, les chrétiens vont élire la maison en lieu privilégié de l'enseignement et de la rencontre cultuelle.

Les chrétiens aisés mettent à disposition de la communauté leur maison privée pour accueillir le rassemblement communautaire dominical. Cette hospitalité n'alla pas sans frictions. En 1 Corinthiens 11, l'apôtre Paul vitupère contre les chrétiens aisés qui prennent leur repas entre eux avant de partager l'eucharistie avec toute la communauté, tandis que les moins aisés, et notamment les esclaves, arrivent au dernier moment et prient le ventre creux. On comprend que l'hôte de l'Église, offrant l'hospitalité aux membres de la communauté, a privilégié ceux de son rang pour les inviter à partager son repas. Dans les Églises de maison, la discrimination sociale a tendance à demeurer; Paul y oppose la solidarité baptismale de tous les croyants, qui forment ensemble «l'Église de Dieu» (1 Corinthiens 11,22).

Un corps qui est Temple

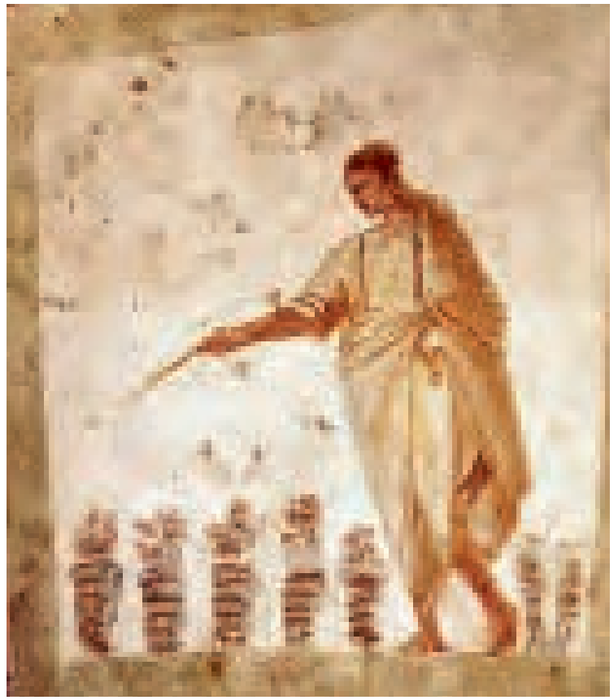
Une autre raison, théologique celle-là, explique l'effacement de la prêtrise chez les premiers chrétiens. Dans le judaïsme, comme dans toute religion, le prêtre est considéré comme le médium du divin. La sacralité de sa fonction tient à ce qu'elle permet de maintenir la relation du peuple à son Dieu. Or, en régime chrétien, Jésus est considéré comme le médium du divin.

Un événement à forte charge symbolique traduit cette conviction naissante. Lors de la crucifixion de Jésus, jusqu'après que le supplicié a lancé son cri d'agonie, l'évangéliste Marc note que «le voile du sanctuaire se déchira en deux du haut en bas» (Marc 15,38). Il s'agit du rideau qui protégeait l'accès à l'espace le plus sacré du sanctuaire, le Saint des saints, que le grand-prêtre franchissait une fois l'an pour accomplir le rite du *Yôm Kippour*. Cet espace sacro-saint symbolisait, pour Israël, la présence de son Dieu.

La déchirure du voile sonne la fin d'une époque. Dieu ne réside plus dans le Temple, et le système sacrificiel n'est plus requis pour l'atteindre. C'est dans le corps du Fils pendu au bois, ainsi le laisse entendre l'évangéliste Marc, dans le silence de cette mort, que Dieu désormais se donne à voir. Nulle prêtrise n'est plus requise pour le reconnaître. Il suffit, à l'instar du centurion au pied de la croix, de confesser: «Vraiment, cet homme était Fils de Dieu» (Marc 15,39).

Une parole de l'évangile de Jean va dans le même sens. Rappelant une déclaration de Jésus selon laquelle il reconstruirait en trois jours le Temple détruit, Jean cite l'objection des juifs: «Il a fallu quarante-six ans pour construire ce Temple et toi, tu le relèverais en trois jours?» Or, commente l'évangéliste, «il parlait, lui, du temple de son corps» ●●●

Saint Pierre et saint Jean guérissant le paralytique
Francisco Javier Ramos y Albertos, 1783, huile sur toile, 273 x 167 cm. Collection particulière.
© Christie's Images/Bridgeman Images



Le Christ en habit cérémoniel du grand-prêtre, lors de la multiplication des pains et des poissons
Fresque, IIIe-IVe siècle. Rome, catacombe Via Anapo.
© Luisa Ricciarini/Bridgeman Images

●●● (Jean 2,20-21). Ce commentaire reflète l'interprétation que l'on faisait, dans la communauté johannique, de cette parole énigmatique de Jésus. Quoi qu'ait voulu dire l'homme de Nazareth, l'Église de Jean a interprété sa parole à partir de l'événement de la Résurrection : détruit à Vendredi-saint, le corps de Jésus ressuscite à Pâques, trois jours après. Mais, pour les premiers chrétiens, parler de « corps du Christ » revient à évoquer l'Église. Autrement dit : l'évangéliste Jean donne à entendre que la communauté des chrétiens naît après Pâques comme le corps de son Seigneur présent sur terre. Insistons. C'est désormais ce corps-Église qui est temple, car c'est au sein de ce corps-Église que le croyant peut rencontrer son Dieu. Ce que Marc avait exprimé sous forme de rideau déchiré, Jean le décline par la métaphore du temple-corps, détruit puis reconstruit.

Le Christ grand-prêtre

Le vocabulaire du prêtre n'est cependant pas mort en régime chrétien. Il émerge à nouveau au profit de deux affirmations : d'une part Jésus le Christ est grand-prêtre, d'autre part l'Église est une communauté de prêtres.

Voyons la première récupération du titre : Jésus grand-prêtre. C'est dans l'épître aux Hébreux, une homélie sous forme de lettre, faussement attribuée à l'apôtre Paul, que se déploie cette réflexion. L'auteur inconnu de ce document de la fin du Ier siècle veut rendre compte, en se servant du vocabulaire sacerdotal d'Israël, de l'événement du salut intervenu en Jésus-Christ. Il donne au Christ les attributs du grand-prêtre, le revêtant pour ainsi dire de la robe cérémonielle de cette figure disparue. Ce faisant, l'auteur subvertit les catégories sacerdotales juives pour faire apparaître l'éminente supériorité de sa croyance.

Slogan de la lettre : le Christ surpasse le grand-prêtre d'Israël, car il a offert à Dieu un sacrifice unique et parfait, une fois pour toutes, sur la Croix. Jésus s'est montré le parfait médiateur entre Dieu et les hommes, car il était à la fois Fils de Dieu et vraiment homme. Il a été grand-prêtre à l'image de Melkisédeq, ce roi-prêtre contemporain d'Abraham devenu, dans la tradition juive, une figure mythique espérée pour la fin des temps. Comme Melkisédeq, Jésus n'est pas de lignée sacerdotale, mais a été élu à cette fonction par Dieu (Hébreux 7). Mais Jésus le surpasse, car il n'a pas offert d'autre victime que lui-même. Jésus est donc, dans la nouvelle alliance que Dieu conclut avec les siens, à la fois prêtre pour l'éternité et victime expiatoire pour les péchés du peuple (Hébreux 2).

L'auteur de la lettre aux Hébreux ajoute encore un « point capital » à son exposé (Hébreux 8), qui nous intéresse ici au plus haut point. En offrant son propre sang, le Christ-grand-prêtre a pénétré dans le Saint des saints, l'espace sacro-saint du Temple qui désormais est établi au ciel. Il précède les croyants sur ce chemin d'éternité, qui ne nécessite plus de sacrifice, alors que l'alliance avec Israël reposait sur un système sacrificiel répétitif.

Résultat : Jésus-Christ est dépeint sous les traits du prêtre suprême d'Israël pour faire comprendre qu'il n'est désormais plus de prêtrise nécessaire entre Dieu et les hommes. Tout a été dit sur la Croix. Nul n'est plus besoin de médiums humains.

Une Église de prêtres

On aurait pu croire que, Jésus récapitulant et menant à son terme la fonction du prêtre, le vocabulaire sacerdotal disparaîtrait en théologie chrétienne. Ce ne fut pas le cas. Il réapparaît, sous une forme surprenante, dans la première épître de Pierre et dans l'Apocalypse de Jean. Aux chrétiens, la première déclare : « Comme des pierres vivantes, vous êtes construits en maison spirituelle pour être *une prêtrise sainte*, et offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ […]. Vous êtes une race élue, une maison royale, *un corps de prêtres*, une nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis […] » (1 Pierre 2,5.9). L'Apocalypse entonne un hymne de reconnaissance au Christ « qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, qui a fait de nous un royaume, *des prêtres* pour Dieu son Père » (Apocalypse 1,6).

Comment expliquer la résurgence d'un titre, d'une fonction qui paraissait désuète tant la Croix mettait fin à toute cléricature sacrificielle ? Il faut relever d'abord que, contrairement à ce qui a été dit parfois, la première épître de Pierre ne fait pas de chaque chrétien un nouveau prêtre. C'est l'Église, en tant que collectivité, qui devient un « corps de prêtres ». Mais, du coup, sa fonction sacerdotale se comprend à partir de la dimension symbolique attribuée aux sacrifices ; les sacrifices sont désormais « spiri- ●●●

Prêtresse lors d'une cérémonie rituelle dans une catacombe
Nikolai Nikolayevich Alexandrov, 1900, huile sur toile. Nijny Novgorod (Russie), State Art Museum.
© FineArtImages/Leemage

tuels », c'est-à-dire qu'ils se déclinent en louange de Dieu et en fidélité de vie, en piété et en justice. Le sacrifice consiste bien à offrir une vie, mais la sienne. Non en la supprimant, mais en la consacrant à Dieu. C'est la vie croyante dans sa totalité qui prend le rang de sacrifice. L'Apocalypse de Jean surenchérit en accordant aux croyants le titre honorifique de « prêtres pour Dieu ». Délivrés par le sacrifice unique du Christ de leurs péchés, les croyants peuvent offrir, en retour, leur vie à Dieu.

Il faut attendre les Pères de l'Église pour voir le titre de prêtre remonter en force et s'appliquer à des fonctions ministérielles en Église. Le premier indice se lit chez Clément de Rome, dans la dernière décennie du Ier siècle. Dans son épître aux Corinthiens, Clément dresse un parallèle entre les prêtres juifs d'une part, les évêques et les diacres d'autre part. Il veut affirmer que les ministres bénéficient d'un rang particulier, supérieur aux laïcs : « Au grand-prêtre ont été dévolues des fonctions qui lui sont particulières, aux prêtres a été marquée leur place particulière » (Corinthiens 40). Mais dans la définition de cet ordre ecclésiastique, les ministres chrétiens ne sont pas (encore) appelés prêtres. Un peu plus tard, l'évêque Ignace d'Antioche (*Philadelphiens* 10,2) reprend l'argumentation de l'épître aux Hébreux en parlant du Christ grand-prêtre, puis insiste sur le rang clérical des évêques, diacres et *presbyteroi* (anciens).

Irénée de Lyon (fin du IIe siècle) commente : « Prêtres, tous les disciples du Seigneur l'étaient aussi […] » (*Contre les hérésies* 4,8,3). Le pas est franchi avec Tertullien, contemporain d'Irénée : « Pour donner [le baptême], le pouvoir en revient en premier lieu au premier prêtre *[summus sacerdos]*, c'est-à-dire à l'évêque » (*Du baptême* 17,1).

Par la suite, récupérée, la titulature sacerdotale s'appliquera aux ministres chrétiens, en premier aux anciens, les *presbyteroi*, que l'on prendra l'habitude d'appeler « prêtres ».

D'autres ministères

Alors, se demandera-t-on, comment les premiers chrétiens ont-ils nommé ceux, celles qui, dans les communautés, occupaient une fonction qu'on dira ministérielle ? L'organisation ministérielle des Églises locales au Ier siècle ne nous est pas connue en toute clarté. Les précisions manquent d'une part, l'organisation varie selon les régions d'autre part. L'Église judéo-chrétienne à laquelle s'adressait l'évangile de Matthieu semble avoir comporté des scribes chrétiens (Matthieu 13,52). Du temps de l'apôtre Paul, les communautés qu'il a fondées comportaient des prophètes chrétiens, des enseignants et des diacres. On connaît par son nom la diaconesse Phœbé de l'Église de Cenchrées, près de Corinthe (Romains 16,1). Les Actes des apôtres nous parlent des anciens *(presbyteroi)*, qui ont pris le relais des apôtres fondateurs après leur mort ; ils mentionnent aussi les prophètes chrétiens et les évangélistes.

Jusque-là, on relève la volonté de ne pas sacraliser ces fonctions. Elles dépendent de la communauté à laquelle sont voués ces hommes et ces femmes, désignés à ces postes pour leurs dons reconnus. Ces fonctions sont-elles permanentes ou temporaires ? On ne sait. Il faut attendre les épîtres pastorales, datant des années 90, pour voir surgir ce qui deviendra la trilogie ministérielle canonique dans les Églises latines : évêque – diacre – ancien *(presbyteros)*. Ces fonctions sont fixes, quand bien même elles ne constituent pas un métier au sens moderne du terme, mais un rôle à l'intérieur de la communauté. Ainsi, à lire l'énumération des qualités attendues de ceux que l'on pressent pour être *épiscope* (évêque) ou diacre (1 Timothée 3), on pense immanquablement aux exigences de pureté rituelles et morales attendues des prêtres en Israël (Lévitique 10 ; 21…). La boucle était bouclée, pourrait-on dire. ●

À lire aussi

***Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, A. Vanhoye, éd. du Seuil, 1980.**

« Sacerdoce », J. Auneau, P.M. Beaude, dans *Dictionnaire de la Bible. Supplément, X*, éd. Letouzay et Ané, 1985, p. 1170-1342.

Pourquoi le Christ surpasse le grand-prêtre d'Israël ?

Jésus-Christ est dépeint sous les traits du prêtre suprême d'Israël pour faire comprendre qu'il n'est désormais plus de prêtrise nécessaire entre Dieu et les hommes. Tout a été dit sur la Croix. Nul n'est plus besoin de médiums humains.

L'agneau victorieux

Enluminure illustrant le *Commentaires de l'Apocalypse* du moine Beatus de Liébana. 1109, folio 120 r. Bibliothèque du monastère de Saint-Laurent-de-l'Escurial (Espagne).

© De Agostini/Leemage